



DOSSIER DE PRESSE

LA RIVE DANS LE NOIR

UNE PERFORMANCE DE TÉNÉBRES

création théâtre

de **Pascal Quignard** | mise en scène et interprétation **Marie Vialle** et **Pascal Quignard**

durée **1h**

MARDI 28 FÉVRIER > SAMEDI 4 MARS 2017

MARDI, VENDREDI À 20H30

MERCREDI, JEUDI, SAMEDI À 19H30

tarifs > 27€ tarif normal | **18€** +60 ans, billet découverte, groupe à partir de 8 personnes, carte famille nombreuse, comités d'entreprise, collectivités, abonnés des théâtres partenaires, adhérents cinéma Marcel Pagnol, Médiathèque Pablo Neruda, Bibliothèques de la Ville de Paris, ACLAM, AAMAM et les associations Les Z'amis du Conservatoire et Arts & Bien-être | **14€** -30 ans, demandeurs d'emploi, intermittents du spectacle, personnes handicapées, élèves de conservatoires, d'écoles d'arts et de théâtre | **10€** -12 ans, -30 ans adhérents Les Z'amis du Conservatoire, Arts & Bien-être, Médiathèque Pablo Neruda et les élèves de conservatoires, d'écoles d'arts et de théâtre | **5€** bénéficiaires du RSA

M° LIGNE 13 MALAKOFF-PLATEAU DE VANVES - PÉRIPHÉRIQUE PORTE BRANCION

THEATRE71.COM | SCÈNE NATIONALE DE MALAKOFF
3, PLACE DU 11 NOVEMBRE – 92 240 MALAKOFF **01 55 48 91 00**

SERVICE PRESSE Zef 01 43 73 08 88 - contact@zef-bureau.fr

Isabelle Muraour 06 18 46 67 37 – assistée par **Emily Jokiel** 06 78 78 80 93

LA RIVE DANS LE NOIR

l'équipe artistique

texte **Pascal Quignard**

mise en scène et interprétation **Marie Vialle** et **Pascal Quignard**

avec **Marie Vialle** et **Pascal Quignard**

scénographie, costumes **Chantal de la Coste**

lumières **Jean-Claude Fonkenel**

conseil artistique **Julie Guibert**

création son **Pierre Avia**

masques **Cécile Kretschmar**

travail voix **Dalila Khatir**

éducateur d'oiseaux **Tristan Plot / À Vol d'oiseaux**

régie son/vidéo **Hugues Le Chevrel**

durée **1h**

Production compagnie Sur le Bout de la langue/Anahi

Coproduction Festival d'Avignon, Centre dramatique régional de Tours – Théâtre Olympia, Le Liberté – Scène nationale de Toulon, Pôle Arts de la Scène – Friche la Belle de Mai, Bois de l'Aune – Aix-en-Provence, Equinoxe – Scène nationale de Châteauroux, Festival Terres de Paroles, Le Parvis – Scène nationale de Tarbes, La Chartreuse de Villeneuve-Lèz-Avignon – Centre national des écritures du spectacle

avec le soutien de la DRAC Auvergne-Rhône-Alpes, de la Région Auvergne-Rhône-Alpes et de la SPEDIDAM, avec l'aide du CENTQUATRE – Paris

Remerciements au Théâtre de Carouge – Atelier de Genève, à la Société de lecture de Genève et à Dimitri Chamblas

TOURNÉE

du 16 au 18 janvier 2017 | Paris - Le CentQuatre | 01 53 35 50 00

les 7 & 8 février 2017 | Toulon - Théâtre Liberté | 04 98 00 56 76

le 17 février 2017 | Pully - Théâtre de l'Octogone | 04 98 00 56 76

du 28 février au 04 mars 2017 | Malakoff - Théâtre 71 | 01 55 48 91 00

le 14 mars 2017 | Ibos - Le Parvis, Scène Nationale de Tarbes | 05 62 90 08 55

du 21 au 24 mars 2017 | Tours - Théâtre Olympia, CDR de Tours | 02 47 64 50 50

du 29 au 31 mars 2017 | Bordeaux - TNBA | 05 56 33 36 80

du 25 au 26 avril 2017 | Hérouville-Saint-Clair - Comédie de Caen, avec Terres de Paroles | 02 32 10 87 00

du 4 au 6 mai 2017 | Aix-en-Provence - Bois de l'Aune | 04 88 71 74 80

les 15 & 16 mai 2017 | Châteauroux - L'Équinoxe | 02 54 08 34 34

NOTE DE L'AUTEUR

Un jour on retombe dans son symptôme. Enfant je refusais de manger à la table familiale. Curieusement on m'autorisait à en user de la sorte, gentiment. On me mettait seul, dans une pièce, à manger dans le noir. On refermait la porte, je mangeais dans le noir total.

Le mercredi 24 septembre 2014, en pleine nuit, au milieu de la nuit (entre le 24 et le 25, je dirais vers minuit et demi), Laurent Rieuf et Alain Mahe m'ont appelé au téléphone : « Carlotta est morte ». Finie la tournée de buto qu'on faisait depuis trois ans. J'ai voulu tout arrêter. Mais le noir m'a manqué.

Je me suis inventé une « performance de ténèbres » où je cherche des ombres de ma vie dans le noir, où je joue *Les Ombres errantes* de Couperin ou les différentes *Chouettes* de Messiaen sur un piano à queue noir, où des rapaces et des nocturnes me visitent dans l'obscurité totale de la scène, où, surtout, le vieux chamanisme reprend tous ses droits de danse, de chant, de lande, de sauvagerie, d'enfance.

Marie Vialle sublime – avec qui je travaille depuis treize ans, qui a toujours rêvé être plus qu'une comédienne, plus qu'une violoncelliste, plus qu'une danseuse, plus qu'une cantatrice – se retrouve possédée à neuf reprises par des animaux et des fantômes. Je l'accompagne sur scène dans ses métamorphoses.

Pascal Quignard

EXTRAIT

Il est des choses qui blessent l'âme
quand la mémoire les fait resurgir. Chaque
fois qu'on y repense, c'est la gorge serrée.
Quand on les dit, c'est pire encore, car
elles engendrent peu à peu, si on cherche
à les faire partager par ceux qui les
écoutent, qui lèvent leur visage, qui
tendent leur visage, qui attendent ce qu'on
va dire, une peine ou, du moins, une gêne
qui les redoublent.
Une peur, aussi, à les entendre dire,
une peur à les entendre dites,
une peur à les dire.
Elles font un peu trembler les lèvres.
La voix se casse.
On arrête de parler.
Mais alors on commence d'écrire.
Car on peut écrire ce qu'on n'est pas
en état de dire.
On peut écrire même quand on pleure.
Ce qu'on ne peut pas faire en écrivant,
quand on est en train d'écrire, c'est chanter.

NOTES POUR UNE SCÉNOGRAPHE

La lecture de *La Rive dans le noir* de Pascal Quignard a fait écho tout de suite à un texte de Tanizaki, *L'Éloge de l'ombre* :

« Nous oublions ce qui nous est invisible. Nous tenons pour inexistant ce qui ne se voit point. D'aucuns diront que la fallacieuse beauté créée par la pénombre n'est pas la beauté authentique. Toutefois, nous autres Orientaux nous créons de la beauté en faisant naître des ombres dans des endroits par eux-mêmes insignifiants. »

Dans un premier temps, ce que m'inspire *La Rive dans le noir* c'est :

- > Aller chercher dans les ténèbres ce que nous ne sommes plus capables de voir.
- > Nous avons oublié que le noir est antérieur à la lumière, avant la lumière le monde était dans l'obscurité totale, nous-mêmes avant de naître nous avons connu l'obscurité. Elle fait partie de nous, est enfouie en nous.
- > Que devient le regard quand la lumière s'absente ?

Partant de là, créer une boîte noire où actrice, oiseaux, écrivain se frottent, ce n'est pas créer l'enfermement et la simple obscurité mais au contraire un espace infini où le regard ne sait pas par où commencer et où la moindre apparition ténébreuse semble d'une clarté antérieure. Créer un espace où, à la lumière de leurs rencontres, resurgit l'enfoui, sans mal. Il faut chercher des angles, des reflets, des profondeurs, des échos, des matières, des inclinaisons, des regards.

Là j'entends :

« Derrière moi mes yeux se sont fermés
La lumière est brûlée la nuit décapitée
Des oiseaux plus grands que les vents
Ne savent plus où se poser. »

Paul Eluard

Chantal de la Coste, scénographe - septembre 2015

ENTRETIENS

PROPOS RECUEILLIS PAR MARION CANELAS POUR LE FESTIVAL D'AVIGNON 2016

Vous travaillez ensemble depuis longtemps maintenant. Qui, de vous deux, a donné l'impulsion à ce spectacle ?

Marie Vialle : Je crois que c'est Pascal qui m'a appelée, en me disant qu'il avait pris goût à l'angoisse et qu'il voulait être sur scène avec moi.

Pascal Quignard : C'est vrai. C'est la première fois que je suis en scène avec Marie. J'avais créé un spectacle avec Carlotta Ikeda, une danseuse buto. Nous étions alors trois sur scène avec le musicien Alain Mahé. Mais en 2014, Carlotta est morte. Je me suis dit : « maintenant c'est fini, de toute façon je ne peux pas remplacer Carlotta Ikeda. » Et puis, plutôt que la remplacer, j'ai pensé à inventer autre chose. Et c'est au domicile de Marie, alors que nous préparions *Princesse vieille reine*, que j'ai eu l'idée de cette performance de ténèbres. « Ankoku butoh », en japonais, signifie « danse des ténèbres ». J'en ai conçu une première avec le chorégraphe Luc Petton et une buse. C'était à l'automne à Saint-Riquier pour l'enterrement de la dépouille de Nithard, le premier homme à avoir parlé le français. Et maintenant, pour *La Rive dans le noir*, avec Marie, nous avons choisi de travailler avec un corbeau et une chouette effraie.

La mort de Carlotta Ikeda agit-elle seulement comme un secret entre vous ou le spectacle vise-t-il à la faire apparaître, à la raconter ?

Marie Vialle : Comment dire ? Je ne représente pas Carlotta, je ne l'incarne pas. Il ne s'agit ni de l'imiter ni de la jouer mais son prénom est le premier mot du spectacle. Elle est là dès le début. Donc ensuite, tout est pour elle, tout est d'elle. Le spectacle est comme un pont pour elle, vers elle.

Pascal Quignard : On aime rendre singulier l'acte qu'on produit en le donnant à quelqu'un. Et je dis « donner » car « dédier » me semble trop faible. C'est un beau prélude que saluer les morts au début d'un spectacle. C'est théâtral, cela rend modeste, cela nous efface devant ce que nous disons. Cela donne aussi une ambiance, cela plombe sérieusement l'atmosphère... C'est bien ! Je crois que le théâtre vise toujours à invoquer des revenants. Tous les masques, depuis la Grèce antique, représentent des morts qui reviennent.

Quel était l'élément de départ de la création ? Le texte ?

Pascal Quignard : Non, j'ai seulement proposé à Marie ce principe d'une danse des ténèbres. Et nous avons tout de suite pensé aux oiseaux.

Marie Vialle : Nous y pensons depuis toujours.

Pascal Quignard : Depuis toujours, Marie me donne des disques et me fait écouter des chants d'oiseaux, des bruits de la nature...

Marie Vialle : La première fois, c'était pour *Triomphe du temps*. Pascal m'avait demandé, avant de se mettre à écrire, de lui fournir une liste de scènes parlées et une liste de scènes muettes. Je lui avais donné un sac avec tous les livres desquels j'avais extrait les scènes, et puis il y avait un disque, une anthologie des voix du monde, avec des cris, des hurlements, d'humains et d'animaux.

Pascal Quignard : Mais à l'époque, Marie n'osait pas les reprendre, hurler, émettre des bruits... Elle était timide. Vous allez voir, pour *La Rive dans le noir*, c'est inouï !

Marie Vialle : Je crois que si j'ose maintenant, c'est parce qu'il y a eu toute cette recherche. Le paradoxe, c'est que l'écriture de Pascal me donne la place et le droit d'explorer des choses en dehors des mots. Ce sont les mots de Pascal qui m'ont fait basculer dans l'envie de mettre en scène mais bizarrement, comme un espace à moi pour aller ailleurs, et notamment dans l'absence de langage.

Sans texte préétabli et sans fable figée, comment le spectacle s'est-il construit ?

Pascal Quignard : Sur ce point, j'admire Olivier Py et Agnès Troly ; ils ne nous ont jamais rien demandé. Nous avons une liberté totale. Si j'avais fourni un texte, il aurait figé des attentes. Là, nous avons pu travailler à notre guise la composition même du spectacle. Je peux retrancher, ajouter, ajuster.

Marie Vialle : Cela permet d'être vraiment à l'instant de l'invention. C'est rare et c'est merveilleux de préserver le temps de l'étonnement devant ce qui apparaît. Dans notre manière de travailler, il n'y a pas un metteur en scène qui dirigerait, la création naît d'une respiration commune. Le premier texte contenait des images très précises qui, au cours du travail, se sont déployées et se sont transformées. Nous parvenons à des éléments qui s'improvisent grâce au concours de nos complices. Chantal de la Coste, scénographe et costumière, et Jean-Claude Fonkenel, éclairagiste, dessinent l'espace en même temps que Pascal continue d'écrire et que je cherche des mouvements, des voix, etc. Ce qui est important pour moi, c'est d'arriver à être à l'écoute de ce que je sens vraiment. Par exemple, il m'est arrivé de dire à Pascal : « là, il manque quelque chose pour que je puisse revenir » ou bien « je sais comment j'apparais mais pas comment je disparaïs. » Dans le spectacle lui-même, les rôles transitent sans cesse entre nous et aussi pour chacun. Pascal est tour à tour l'assistant, le moine ou l'écrivain...

Pascal Quignard : Oui, dans les rites chamaniques, quelqu'un reste toujours pendant que le chamane s'envole. On l'appelle le linguiste, le perchoir, le porteur ou l'assistant. Ici, c'est un peu le même système : l'un parle pendant que l'autre traverse des rôles extrêmement variés. C'est très proche de la danse, en ce sens que le rythme est discontinu d'une scène à l'autre et à l'intérieur des scènes et, pourtant, le mouvement général, du début à la fin, est parfaitement continu. Tout cela sans explication.

Vous utilisez les termes « danse », « performance » et « buto ». Lequel définirait le mieux votre spectacle ?

Pascal Quignard : Ce spectacle mêle du chant, de la parole, de la musique, de la danse, de la chorégraphie, des oiseaux... Je ne peux pas dire ce que c'est. À Avignon, nous allons jouer six fois, donc le mot performance serait un peu excessif. En même temps, ce n'est pas du buto. Peut-être est-ce plus proche du nô, dans lequel on danse, on chante et où, avec des tambourins, des flûtes, on fait revenir des morts très anciens pour les apaiser. C'est un petit peu ce que nous faisons. Mais après tout, nous n'avons pas besoin de le définir. Le spectacle est construit comme une suite baroque ; une suite de mouvements très différents mais qui se tiennent par une tonalité. Notre tonalité, c'est l'obscurité, le noir.

Marie Vialle : Oui, c'est le lien unique et permanent, même s'il est nuancé.

Pascal Quignard : Bien sûr, la lumière compte énormément pour le noir. De toute façon, nous avons avec nous deux oiseaux : un nocturne et un diurne. En pleine lumière, la chouette dort ; en pleine pénombre, le corbeau dort. Il faut donc trouver comment jouer avec !

Vous additionnez beaucoup d'éléments et de disciplines mais il semble que vous visiez une certaine simplicité.

Marie Vialle : Ce que nous visons touche des zones très diverses. À la fois, c'est très, très complexe, et à la fois simple, presque archaïque. Quand le dessin est le plus pur, tout peut surgir. Comme le texte est infiniment riche, qu'il est comme une partition de piano où se mélangent mille harmoniques, il faut que j'arrive à avoir le jeu le plus simple et le plus clair pour que tout puisse résonner. Sinon, on ne peut pas tout entendre. Il faut qu'on puisse attraper ce qui se passe par tous les sens.

Pascal Quignard : De mon côté, ce que je cherche, c'est quand même à faire pleurer les gens. Le chemin est le même : il s'agit de toucher juste et surtout sans emphase, comme le feraient des enfants. Ce ne sont que des images mises en action, comme des jeux.

Marie Vialle : Cela revient à la liberté que m'ont donnée les textes de Pascal. C'est celle des enfants. Ils peuvent jouer tout ce qu'ils veulent, interpréter toutes les épaisseurs de sens, sans se poser de question.

Pascal Quignard : Le piano aussi nous aide beaucoup. Il permet de faire revenir des tristesses, par petite séquence. Il faut toujours « un minimum piano », comme disait Marguerite Duras.

Pascal Quignard, vous écrivez : « on peut écrire ce qu'on n'est pas en état de dire. » Que peut-on ressentir au théâtre qu'on ne serait pas « en état » de ressentir devant un livre ?

Pascal Quignard : Nous pouvons nous plonger dans le noir. L'obscurité impose le rêve dans la tête des humains. Le rêve, ce sont les seules actions qui se passent du langage articulé. C'est impossible de faire un effet de rêve par le livre. Or c'est ce que nous visons sur la scène. Et puis, la musique ! On ne peut pas la faire sonner dans un livre.

Marie Vialle : Dans ce spectacle, nous sommes hors du temps. C'est aussi pourquoi le sauvage y prend une part très importante.

Pascal Quignard : Le rêve agit dans ce spectacle comme but et comme méthode. Cela ressemble à un rêve et c'est construit comme on fabrique un rêve. Comme dit Freud : « par condensation ».

PROPOS RECUEILLIS PAR MÉLANIE JOUEN AU CENT-QUATRE-PARIS LE 4 MAI 2016

À propos du spectacle qui initiait votre collaboration, *Le Nom sur le bout de la langue*, Pascal, vous écriviez en 2005 : « Désormais nous cherchons ensemble quelque chose que j'ignore. » Qu'en est-il aujourd'hui ?

Pascal Quignard : Oui c'est vrai, nous cherchons ensemble quelque chose que nous ignorons. En 2003, Marie est venue me trouver. Elle m'a fait écouter des chants d'oiseaux, elle m'a fait écouter la nature, elle voulait quelque chose d'autre qui mêle la danse, le chant.

Marie Vialle : Lorsque j'ai demandé à Pascal si je pouvais jouer *Le Nom sur le bout de la langue*, je voulais absolument dire ce texte-là ! Je savais qu'il fallait le rattacher à autre chose, mais je n'avais pas idée de ce que je cherchais, je n'avais même pas idée que je cherchais autre chose !

Pascal Quignard : Maintenant je peux dire que nous cherchons quelque chose qui n'est pas du théâtre, qui n'est pas de l'opéra. Quelque chose qui nous émeuve, qu'on ignore et qu'on invente. Et ça nous plaît de ne pas savoir comment le définir, et surtout ne pas le définir.

Si c'est indéfinissable, qu'est-ce ? Serait-ce des contes ?

Marie Vialle : Oui, ce sont des contes mais cela n'a aucune importance. Je n'interprète ni ne me mets en scène comme une « conteuse ». Ce qui m'importe est la liberté que me donne l'écriture de Pascal et ce que cette forme de théâtre non dialogué me permet.

Pascal Quignard : Elle vient de dire la chose. Je n'aime pas le théâtre dialogué. Il se trouve qu'à l'origine, le théâtre primitif en Grèce ou au Japon, ce sont des contes, des récits et des mythes portés par des acteurs masqués qui ne dialoguent pas entre eux. Il n'y a pas de psychologie.

Avec Marie, dans notre expérience théâtrale, lorsqu'il y a un dialogue qui peut être réaliste, on déréalise tout. On ne fait pas de dialogue psychologique, c'est du récit rapporté et pour le reste, on joue, on danse ensemble. C'est très archaïque en fait.

Tous deux musiciens, violoncellistes notamment, la musique est essentielle dans votre langage commun : si ce n'est par la présence de l'instrument, c'est par la musicalité de l'écriture ou lorsque Pascal, vous qualifiez *Triomphe du temps* de sonate de contes ou *Princesse Vieille Reine* de suite baroque. Quelle place tient-elle ici ?

Pascal Quignard : Dans *Le Nom sur le bout de la langue*, Marie jouait *La Sarabande* de Bach. Pour *Triomphe du temps*, j'ai fait la musique et simplifié la partition de *Auf dem wasser* de Schubert. Depuis *Princesse Vieille Reine*, il y a une chanson de Pierre Avia pour chaque création. Ici, on laisse de la place pour la musique, pour les cris et chants d'oiseaux, pour le piano. On s'approche de la partition musicale, de ce qu'on voulait faire avec les violoncelles depuis le début.

Marie Vialle : Je travaille le texte comme une partition. Je cherche avant tout les rythmes, les intensités et les variations. Ce qui me guide depuis le début nous guide ensemble aujourd'hui.

Et Pascal, vous jouez ici sur scène du piano.

Pascal Quignard : Oui, je joue *Les Ombres errantes* de Couperin, *La Chouette hulotte* de Messiaen et la partition qu'on a faite ensemble !

Pascal, vous disiez à propos de *Triomphe du temps* lors de sa création en 2006 : « Moi je mettrais toute la littérature sur une rive et mettrais sur une autre rive, beaucoup plus animale, le rêve involontaire. [...] Le conte n'est pas quelque chose de complètement humain. Le conte ne peut pas être joué, habité comme un personnage. C'est souvent moitié animal, moitié humain. » Ceci se rapprocherait-il ainsi plus de ce que vous composez ensemble ?

Marie Vialle : Oui, c'est ça qui me passionne. En tant que comédienne, l'écriture de Pascal renverse ma relation au texte : les mots sont ici une matière que je perce pour créer des espaces vides, où le corps, les cris et les sons peuvent prendre place et s'épanouir. Dans *Le Nom sur le bout de la langue*, la jeune Colbrune est à la recherche d'un mot qui aussitôt retrouvé, s'évanouit. Ce qui se dérobe m'intéresse, ces allers-retours entre les mots et ce qui est au delà ou en amont du langage verbal.

Pascal Quignard : Nous n'oublions pas que nous sommes des animaux qui parlons.

Marie, vous vous êtes mise seule en scène pour *Le Nom sur le bout de la langue* et *Princesse Vieille Reine*, en duo avec Lam Truong pour *Triomphe du temps*. Pascal, vous confiez à Marie vos écritures. Qu'est-ce qu'être aujourd'hui tous les deux sur scène ?

Marie Vialle : Ça me semble complètement naturel. Pour *Le Nom sur le bout de la langue*, Pascal est venu voir mon travail puis a écrit deux autres contes. Pour *Triomphe du temps*, il m'a demandé de lui donner au préalable une liste de scènes dialoguées et de scènes muettes. Pour écrire *Princesse Vieille Reine*, il avait besoin d'entendre à nouveau les précédentes pièces. Je les lui ai rejouées puis il m'a donné le texte, je lui ai fait très vite une première lecture, il a repris le texte ainsi au fur et à mesure de la création. On construit de plus en plus ensemble.

Pascal Quignard : C'est la première fois qu'on est tous deux metteurs en scène et on va tout mettre en scène tous les deux. J'ai beaucoup aimé la vie de troupe avec Carlotta Ikeda. C'est peut-être le seul type de société qui me fait plaisir.

Dans *Medea*, créé avec Carlotta Ikeda, vous étiez sur scène, à votre table d'écrivain, lisant le texte. Est-ce la première fois que vous délaissez la feuille, que vous apprenez le texte ?

Pascal Quignard : Oui. C'est un supplice !

Marie Vialle : Ou une angoisse, une angoisse bien motivée.

Pascal Quignard : C'est une performance de ténèbres, dans la nuit, qui a trait à mon enfance. C'est une expérience de la scène mais ce n'est pas une expérience de comédien car je ne joue pas vraiment de rôles et ce que je dis, je le prends en mon nom propre. Je me sens un peu comme un assistant de chamane. C'est à Marie que revient le jeu, elle se métamorphose comme un chamane s'envole ! Et moi je suis là pour l'accompagner au piano, pour ressusciter les morts.

D'ailleurs, Pascal, vous évoquiez déjà le chamanisme à propos du *Nom sur le bout de la langue*, puis à propos de *Medea*. Quelle place tient-il dans votre imaginaire ?

Pascal Quignard : J'ai toujours été passionné par la préhistoire, très ami avec Jean Clottes, préhistorien spécialiste de l'art pariétal qui est à l'origine de la découverte de la Grotte Chauvet. Je suis descendu avec lui dans les grottes dans les Pyrénées. Et pour lui, les premiers hommes, justement, menaient des expériences chamaniques, des dialogues avec les animaux (Jean Clottes est notamment auteur de *Les Chamanes de la préhistoire – transe et magie dans les grottes ornées*, avec David Lewis-Williams, éditions du Seuil, 1996). Je me fie aussi énormément aux rêves. Il y a ainsi deux sources importantes pour moi : la préhistoire et le rêve.

Pourrait-on ainsi dire que votre langage commun se situe entre le rêve et le dialogue avec les animaux ? Car, depuis *Triomphe du temps* dans lequel figuraient des masques d'animaux, ces derniers ont toujours été présents.

Marie Vialle : Oui, mais je ne m'en rends pas compte, je ne le formule pas comme Pascal. Ce qui m'a émue quand j'ai lu *Le Nom sur le bout de la langue*, c'est la puissance du désir de Colbrune. Elle cherche à se remémorer le nom qu'elle a oublié car c'est ce nom retrouvé qui lui permettra d'épouser l'homme qu'elle aime. C'est le désir qui l'entraîne dans des mondes oniriques. Sa quête m'offrirait la liberté de faire un pas dans une autre réalité et d'oser faire en sorte que les émotions se diffusent différemment. Il y avait aussi déjà des animaux. Imiter des cris d'animaux me passionnait depuis toujours mais jamais je n'ai pensé prendre tant plaisir à faire ça. Dans *La Rive dans le noir*, c'est comme si nous touchions une chose très archaïque. Ça me réjouit, ça libère.

Pascal Quignard : Le premier disque de cris et chants d'animaux qu'elle m'a donné, une anthologie des voix du monde, c'était il y a dix ans pour *Triomphe du temps*. Le désir résiste bien !

Qu'est-ce alors que *La Rive dans le noir* ?

Marie Vialle : C'est comme si je rentrais dans le rêve de Pascal, comme si j'épousais les fantômes. Il va de surprise en surprise et convoque dans un premier mouvement toutes sortes d'apparitions : des ombres chinoises, des images, des incarnations et des oiseaux. Et puis il y a aussi nos deux mouvements autonomes. Pascal va de sa table d'écrivain à celle où il mangeait enfant, comme s'il retournait à sa source : de l'écrire au dire, de choses plus intimes. Dans un sens, je retourne aussi à ma source : à travers les « possessions », les métamorphoses et les cris dans lesquels je me déploie, il y a comme une renaissance, un envol. *La Rive dans le noir* est une suite de petites séquences incongrues qui ne cessent d'alimenter les relations entre les animaux, les humains et leurs rêves.

Pascal Quignard : Pour moi c'est simple : Carlotta Ikeda est morte, celle qui m'a élevé est morte et ma mère est morte il y a peu. C'est ici un enfant dont la mère est morte. C'est ça le nô : faire mourir les morts. Et les faire dévorer par les vautours comme dans le bouddhisme. D'où la présence des oiseaux.

Justement, vous dites avoir toujours souhaité convier les oiseaux sur scène, pouvez-vous évoquer leur présence sur cette rive ?

Pascal Quignard : Je pars d'une référence au théâtre ancien. Si à jardin, c'était les porte-lumières avec les corbeaux et les coqs ; à cour, c'était alors la mort et les oiseaux nocturnes comme la chouette. Tout va toujours dans un même sens. Et puis, j'aime l'imprévisible. Alors que les arts sont extraordinairement prémédités, ce qui m'intéresse avec la présence des oiseaux, cet autre sauvage, c'est l'irruption du réel dans le rêve. Il est là le secret.

Marie Vialle : Avec ou sans les oiseaux, l'imprévisible est là, à chaque représentation.

Pascal Quignard : Il y a eu la mort de Lam Truong, il y a eu la mort de Carlotta. J'ai alors eu envie de « remplacer Carlotta » par des oiseaux. Je ne dis pas que Carlotta est présente sous ces formes de vieilles chamanes, de vieilles chouettes et de corbeaux (Karasu en japonais). Mais il y a un peu de ça. Ces fragments de nô et buto, cet univers japonais, c'est un peu elle.

De quelle manière œuvrez-vous tous les deux ?

Marie Vialle : On partage le plaisir d'inventer ensemble.

Pascal Quignard : Il y a une forme d'intimité. Il y a la joie d'avoir peur ensemble. Et puis je sais pour qui j'écris, je connais Marie. Elle a toujours dit qu'elle souhaitait amener sur le plateau la nature et les oiseaux.

Marie Vialle : Mais je ne savais pas que ça allait venir à ce moment là. D'ailleurs, je n'ai jamais idée de ce que Pascal va écrire. J'aime ne pas savoir et je ne demande pas. C'est comme s'il percevait de moi quelque chose que je ne percevais pas. Comme s'il saisissait un fil tendu entre nos deux inconscients, comme s'il mettait à jour un espace. Un espace que je peux enfin habiter, une matière que je sculpte, libre de suivre mes intuitions sans avoir à me justifier.

Ensemble sur scène, quelle forme prend cette liberté partagée ?

Jusqu'alors elle avait pour cadre : Pascal écrit, Marie dit et met en scène.

Marie Vialle : La présence de l'autre libère. On discute, on fabrique nos territoires, on modèle sur l'instant. Sur scène, il y a deux mélodies très autonomes qui se croisent, se relaient. C'est toujours Pascal qui écrit, moi qui dis et puis on joue.

Pascal Quignard : Et puis il faut dire que nous ne sommes pas seulement deux : il y a aussi les oiseaux !

Marie Vialle : Et nous travaillons étroitement avec Chantal de La Coste qui réalise la scénographie et les costumes, Jean-Claude Fonkenel qui crée la lumière (depuis *Le Nom sur le bout de la langue*), le compositeur Pierre Avia (depuis *Triomphe du temps*), Cécile Kretschmar qui a réalisé les masques et costumes du *Nom sur le bout de la langue* et de *Triomphe du temps*, Dalila Khatyr qui nous encourage pour le travail vocal et Tristan Plot qui prépare les oiseaux.

Où se situe *La Rive* dans votre histoire ?

Marie Vialle : Nous poursuivons notre recherche. Chaque spectacle est différent et complètement autonome. Celui-ci ne condense pas les trois précédentes pièces. Je ne sais pas ce qu'il va se passer après mais en effet, on travaille de plus en plus ensemble.

Pascal Quignard : Moi comme je suis celui qui écrit, je sais déjà.

BIOGRAPHIES

PASCAL QUIGNARD AUTEUR

Pascal Quignard est l'une des figures majeures des lettres françaises contemporaines. Auteur prolifique, il a publié plus d'une quarantaine d'ouvrages. *Tous les matins du monde* (Gallimard, 1991) l'a révélé au grand public. En 2000, *Terrasse à Rome* remporte le Grand Prix du roman de l'Académie française. Deux ans plus tard, il reçoit le Goncourt pour le premier des neuf tomes du *Dernier Royaume, Les Ombres errantes* (Grasset), et en 2006 paraît *Villa Amalia* (Gallimard). Auteur d'une œuvre inclassable, ne relevant d'aucun genre, il mène une réflexion originale autour du livre, de la langue et de la musique, puisant ses références dans la culture gréco-latine, orientale et classique. Ses romans sont régulièrement adaptés au cinéma et l'ensemble de son œuvre est traduit dans le monde entier. Il fut fondateur du Festival d'opéra et de théâtre baroque de Versailles. Pascal Quignard a collaboré longtemps aux éditions Gallimard (lecteur extérieur à partir de 1969, puis membre du comité de lecture en 1976 et enfin en charge du secrétariat général du service littéraire, en 1990). En 1994, il démissionne de toutes ses fonctions, pour se consacrer uniquement à son travail d'écrivain. Il déclare alors : « Je suis plus heureux d'être libre et solitaire ».

BIBLIOGRAPHIE DEPUIS 2005 :

ROMANS

2016 *Les Larmes*, Grasset

2014 *Le Lecteur*, Gallimard folio, 2014 (2nde édition du récit paru en 1976 chez Gallimard)

2011 *Les Solidarités mystérieuses*, Gallimard

2006 *Villa Amalia*, Gallimard ; *Requiem*, Galilée

NOUVELLE

2006 *Le Petit Cupidon*, Galilée

CONTES

2006 *Triomphe du temps*, Galilée ; *L'Enfant au visage couleur de la mort*, Galilée ; *Ethelrude et Wolfram*, Galilée

1980 *Le Secret du domaine*, illustrations de Jean Garonnaire, Éditions de l'Amitié repris chez Galilée en 2006 sous le titre *L'Enfant au visage couleur de la mort*.

DERNIER ROYAUME

Cette œuvre, toujours en cours, développe les réflexions de l'auteur sur ses thèmes privilégiés. Tous les genres se succèdent dans les très nombreux chapitres, contes, notes, listes, essais, fragments de romans, journal, etc.

2014 *Mourir de penser* (*Dernier royaume IX*) Grasset (*Vie Secrète* constituerait le tome VIII)

2012 *Les Désarçonnés* (*Dernier royaume VII*) Grasset

2009 *La Barque silencieuse* (*Dernier royaume VI*) Le Seuil

2005 *Sordidissimes* (*Dernier royaume, Tome V*) Grasset ; *Les Paradisiaques* (*Dernier royaume, Tome IV*) Grasset

LIVRES D'ART

2014 *Une vie de peintre, Marie Morel avec Marie Morel*, éditions Galerie B. Pont-Aven, Les amis de Marie Morel

2006 *Cécile Reims grave Hans Bellmer*, éditions du Cercle d'art

AUTRES PUBLICATIONS

2015 *Sur l'idée d'une communauté de solitaires*, Arlea ; *Critique du jugement*, Galilée

2014 *Sur l'image qui manque à nos jours*, Arlea

2013 *Leçons de Solfège et de piano*, Arléa ; *La Suite des chats et des ânes*, Presses Sorbonne Nouvelle ; *L'Origine de la danse*, Galilée

2011 *Sur le désir de se jeter à l'eau*, avec Irène Fenoglio, Presses Sorbonne-Nouvelle Medea, Éditions Ritournelles

2010 *Lycophon et Zétès*, Poésie / Gallimard – réédition (avec postface inédite) de la traduction de l'*Alexandra* de Lycophon, suivie de Zétès

2008 *Boutès*, Galilée

2007 *La Nuit sexuelle*, Flammarion

2006 *Quartier de la Transportation* (avec Jean-Paul Marcheschi), éditions du Rouergue

2005 *Pour trouver les Enfers*, Galilée ; *Écrits de l'éphémère*, Galilée

MARIE VIALLE METTEURE EN SCÈNE ET INTERPRÈTE

Marie Vialle se forme à l'École de la rue Blanche – ENSATT puis au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris. Comédienne, elle joue au théâtre sous la direction de Philippe Adrien, Jean-Louis Benoît, Didier Bezace, Marie-Louise Bischofberger, Luc Bondy, Julie Brochen, Gilles Cohen, André Engel, Alain Françon, David Lescot, Jean-Louis Martinelli, Jacques Nichet, Jean-Michel Rabeux, Stuart Seide et Jean-François Sivadier. Au cinéma, on l'a vu dans des films de Michel Spinosa, Vincent Dietschy, Joseph Morder et Thomas Bardinet. Metteure en scène, elle a monté trois textes de Pascal Quignard (*Le Nom sur le bout de la langue*, *Triomphe du temps* et *Princesse Vieille Reine*) respectivement au Théâtre de la Bastille, aux Subsistances à Lyon et au Théâtre du Rond-Point, ainsi qu'une pièce d'Olivia Rosenthal (*Les Lois de l'hospitalité*) avec des danseuses du CCN de Montpellier.

REPÈRES BIGRAPHIQUES DEPUIS 2005

THÉÂTRE (INTERPRÈTE)

2015 *Dom Juan* de Molière, mise en scène de Jean-François Sivadier
2014 *Ivanov* d'Anton Tchekhov, mise en scène de Luc Bondy
2013 *La Double Mort de l'horloger* d'après Ödön Von Horvath, mise en scène d'André Engel
2012 *Une petite douleur* de Harold Pinter, mise en scène de Marie-Louise Bischofberger
2011 *Oncle Vanja* d'Anton Tchekhov, mise en scène d'Alain Françon
2010 *Mary Stuart* de Friedrich Schiller, mise en scène de Stuart Seide
2009 *Les Fausses Confidences* de Marivaux, mise en scène de Didier Bezace
2008 *Je t'ai épousé par allégresse* de Natalia Ginzburg, mise en scène de Marie Louise Bischofberger ; *La Seconde Surprise de l'amour* de Marivaux, mise en scène de Luc Bondy
2006 *Le Songe d'une nuit d'été* de William Shakespeare, mise en scène de Jean-Michel Rabeux ; *Triomphe du temps* de Pascal Quignard, mise en scène de Marie Vialle
2005 *Le Nom sur le bout de la langue* de Pascal Quignard, mise en scène de Marie Vialle ; *La Baignoire* et *les Deux Chaises* – plusieurs auteurs, mise en scène de Gilles Cohen

THÉÂTRE (MISE EN SCÈNE)

2015 *Princesse Vieille Reine* de Pascal Quignard (Théâtre du Rond-Point Paris)
2011 *Les Lois de l'hospitalité* de Olivia Rosenthal (Les Subsistances–Lyon)
2006 *Triomphe du temps* de Pascal Quignard (Les Subsistances–Lyon)
2005 *Le Nom sur le bout de la langue* de Pascal Quignard (Théâtre de la Bastille Paris)

CINÉMA (INTERPRÈTE)

2007 *Les Inséparables* de Christine Dory

ACCÈS

La salle du théâtre est accessible aux personnes à mobilité réduite. Pour mieux vous accueillir, pensez à réserver 48h avant et à vous signaler à votre arrivée.

métro 10 min de Montparnasse, ligne 13 station Malakoff-Plateau de Vanves, sortie 2 (à 3 min à pied du théâtre)

bus 126 de la Porte d'Orléans – arrêt Gabriel Péri-André Coin

bus 191 de la Porte de Vanves – Gabriel Péri-André Coin

vélib' / autolib' à la sortie du métro et autour de la place

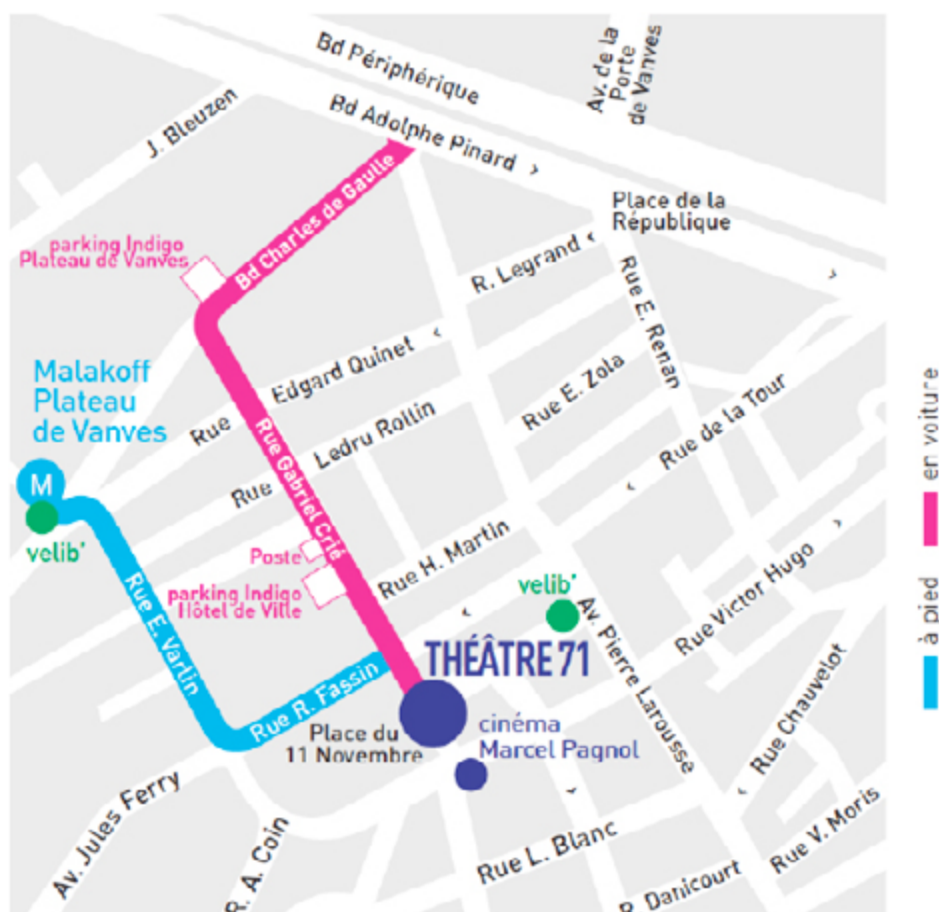
voiture périphérique porte Brancion puis direction Malakoff centre-ville

parking Indigo rue Gabriel Crié, entre le théâtre et La Poste

BAR

Ouvert 1h avant et 1h après les représentations, le bar L'Épicerie du Chistéra vous accueille pour boire un verre, grignoter ou goûter ses spécialités maison. Un endroit convivial pour partager autour des spectacles.

› si vous êtes nombreux, n'hésitez pas à réserver - 06 16 84 08 06





BLOCKBUSTER

RÉGIS HUBY

ANNIE ERNAUX

JEANNE CHAMPAGNE

**FESTIVAL DES OPÉRAS
TRADITIONNELS
CHINOIS**

AMPHITRYON

BRICOLEZ!

IVAN VIRIPAEV

VALÈRE NOVARINA

DON QUICHOTTE

SHAKESPEARE SONGS

JOANNE LEIGHTON

PASCAL QUIGNARD

MARIE VIALLE

PALESTRO

MARTO!

GABER, IO E LE COSE

LES ENFANTS C'EST MOI

LA MOUETTE

OSKARAS KORŠUNOVAS

FRANCK TORTILLER

TRIO OPUS 71

RICK LE CUBE

NOUVELLES TURBULENCES

THEATRE71.COM | SCÈNE NATIONALE MALAKOFF
3 PLACE DU 11 NOVEMBRE 92240 MALAKOFF
M MALAKOFF-PLATEAU DE VANVES **01 55 48 91 00**

PÉRIPHÉRIQUE PORTE BRANCION - PARKING RUE GABRIEL CRIÉ

